

POSTFACE

André Laks (Paris IV)

Il n'a pas fallu attendre Hegel pour que se pose la question du rapport de la philosophie à son histoire. Elle préoccupait déjà Aristote, qui, dans le premier livre de la *Métaphysique*, procède à la première reconstruction philosophique connue (sans doute la première tout court) des raisons pour lesquelles la philosophie se trouve avoir une histoire. Mais ce qui distingue le moment hégélien – par-delà, bien entendu, la spécificité des problématiques philosophiques – est que, prenant consciemment en charge une discipline nouvellement formée ou reformée par les exigences d'une scientificité propre, il cristallise, sous une forme particulière, un conflit caractéristique de la modernité. La figure d'E. Zeller, disciple de Hegel et auteur d'une *Philosophie des Grecs dans son développement historique* (qui continue, fait remarquable, de faire autorité), est ici significative¹. En 1843, Zeller avait, comme en guise de préliminaire, produit une importante recension des travaux historiographiques relatifs à la philosophie grecque parus au cours du précédent demi-siècle². Il y montre comment l'essor de l'historiographie de la philosophie depuis Kant est marqué par la recherche d'une difficile articulation entre la critique historique, sous ses différents aspects, et une philosophie de l'histoire dont Hegel n'était évidemment que l'ultime représentant.

Comment penser cette articulation ? Parlant de l'histoire en général, W. von Humboldt, dans son article séminal « La Tâche de l'Histoire », avait avancé le terme d' « ajout »,

« Le simple tri de ce qui s'est en réalité produit ne fournit encore guère que le squelette de ce qui est advenu. On obtient ainsi la base nécessaire de l'histoire, son matériau, mais pas l'histoire elle-même. En rester là reviendrait à sacrifier la vérité authentique, intérieure, et fondée dans la connexion causale, au profit d'une vérité extérieure, littérale et apparente, à commettre volontairement certaines erreurs pour prévenir le danger d'erreurs encore incertaines. La vérité de tout ce qui se produit repose sur l'ajout de la part, déjà mentionnée, qui en chaque fait reste invisible ; l'historien doit par conséquent opérer cet ajout. Considéré de ce côté, il possède une activité autonome, et même créatrice, non qu'il produise ce qui n'existe pas, mais

¹ E. Zeller, *Die philosophie der Griechen in ihrer geschichtlichen Entwicklung* (1844-1852), R. Lortzing, W. Nestle et E. Wellmann éds, Leipzig 1919-1923.

² E. Zeller, « *Die Geschichte der alten Philosophie in den letzverflossenen 50 Jahren* » (1843), in *Kleine Schriften*, O. Leuze éd., Berlin, 1910, vol. 1, pp. 1-85.

parce qu'il donne forme, par ses propres forces, à ce qu'il ne pouvait percevoir tel qu'il est réellement par la simple réceptivité. Tout comme le poète, bien que différemment, il doit intérieurement transformer la collection d'éléments dispersés en une totalité »¹.

Mais « ajout » est-il un terme satisfaisant ? Surtout, le matériau peut-il être établi indépendamment de la part ajoutée ? Cette question, qui fera l'objet d'un intéressant échange entre Dilthey et Yorck², éclaire la position de Zeller (du moins à ses débuts). Aux yeux de Zeller, le mérite incomparable de Hegel est d'avoir pour la première fois pleinement formulé le principe fondamental du « développement organique » des systèmes de la philosophie. Mais, parce qu'il se situe dans le cadre d'une *philosophie* de l'histoire, il a négligé l'histoire, et ce en deux sens. D'abord, sans tomber dans les naïvetés d'un Schelling, Hegel sous-estime suffisamment les vertus de la critique pour commettre de pures et simples erreurs. Ensuite et surtout, il succombe à la confusion du logique, et plus généralement du systématique, avec l'historique, ou encore de l'en soi et du pour nous (selon les termes célèbres de l'Introduction aux *Leçons sur l'histoire de la philosophie* : « la succession des systèmes philosophiques dans l'histoire est la même que la succession des déterminations conceptuelles de l'idée dans sa dérivation logique³ »). L'intérêt de la critique zellérienne de l'hégélianisme est cependant que, tout en revendiquant l'indépendance de l'historiographie, Zeller entend maintenir un lien fort avec la philosophie hégélienne : l'histoire de la philosophie, si elle n'a pas à voir « immédiatement avec l'idée comme telle », s'y intéresse néanmoins médiatement, dans la mesure où elle traite de « la formation de l'esprit humain pour l'idée ». Elle est subjectivement guidée par elle⁴. Autrement dit, si l'historiographie de la philosophie est une discipline autonome, elle ne l'est que relativement.

Mais comment, derechef, construire cette relativité ? Il faudrait s'interroger, et d'abord historiquement. Car si la question du rapport de la philosophie à son histoire et plus généralement à son passé (ce n'est sans doute pas la même chose) s'est diversifiée et complexifiée depuis son moment post-hégélien, tant en raison des développements de la philosophie que de ceux de l'historiographie, elle présente aussi des récurrences frappantes. Ce que l'on peut sans doute globalement constater est que, à l'encontre de l'exaspération du conflit toujours latent entre la philosophie et la science de l'histoire

¹ W. v. Humboldt, *La Tâche de l'historien* (1820), Lille, Presses universitaires de Lille, 1985, p. 68 (p. 36).

² Pour une présentation sommaire, je me permets de renvoyer à mon article « Histoire critique et doxographie. Pour une histoire de l'historiographie de la philosophie », *Études philosophiques*, 1999, p. 465-477 (repris dans *Histoire, doxographie, vérité. Études sur Aristote, Théophraste et la philosophie présocratique*, Louvain-la-Neuve, Peeters 2007, pp. 13-26), dont la présente postface reprend par ailleurs certains développements.

³ G.W.F., Hegel, *Leçons sur l'histoire de la philosophie (Introduction, Bibliographie, Philosophie orientale)*, Paris, Vrin, 2004, p. 41.

⁴ Cf. Zeller *op. cit.* n. 2, p. 90: « Die Geschichte der Philosophie hat eine zum System entwickelte philosophische Ansicht nur zur subjektiven Voraussetzung, ist nicht unmittelbar diese selbst ».

emblématiquement figuré par Nietzsche, l'heure est plutôt désormais à la conciliation. De ce point de vue, l'article de R. Rorty « L'historiographie de la philosophie : quatre genres » (1984) reste aussi significatif qu'utile¹. Tout en manifestant un certain faible pour une forme d'histoire appelée *Geistesgeschichte* (en allemand dans l'original anglais), et qui recouvre en fait l'histoire monumentale de Nietzsche (« nous avons besoin de cimes pour lever le regard vers elles »), Rorty défend la légitimité de trois autres genres d'histoires de la philosophie (qui sont au reste moins des genres que des idéaux-types ou des idées régulatrices) : la « reconstruction rationnelle » qui, moyennant un anachronisme assumé, permet l'actualisation de débats ; la « reconstruction historique », indispensable si nous devons reconnaître « qu'il y eut d'autres formes de vie intellectuelles que la nôtre » ; et l'« histoire intellectuelle » qui, relevant d'un genre « beaucoup plus riche et diffus » que les trois autres, offre une description « de ce que les intellectuels furent en mesure d'accomplir à tel moment, et de leur interaction avec le reste de la société² ». Dans cette typologie — où la reconstruction rationnelle, identifiée de manière sans doute trop étroite, mais de manière contingente, à la reconstruction analytique, s'est fonctionnellement substituée à une philosophie de l'histoire défunte — la question de la scientificité de l'histoire a aussi cessé d'être cruciale : loin d'être un genre à part entière, la pratique scientifique est transgénérique, informant implicitement non seulement la reconstruction historique et l'histoire intellectuelle (cela va de soi), mais aussi la reconstruction rationnelle, où il s'agit d'abord de récrire l'histoire en dénonçant les erreurs du passé à la lumière d'un savoir plus élaboré, ou d'un point de vue différent. Il n'est pas jusqu'à la *Geistesgeschichte* qui ne puisse, bien qu'elle ne le doive évidemment pas, se réclamer de la science historique, sans même parler des autres sciences.

De cette pacification tendancielle, les études qui précèdent témoignent dans une certaine mesure, ce qui est d'autant plus significatif que l'opposition entre « philosophie générale » et « histoire de la philosophie » continue de peser, notamment en France, sur les institutions et les esprits. Mais elles témoignent aussi, à propos d'un matériau souvent neuf ou mis à jour, des multiples voies qu'ouvre à la réflexion la question de la relation entre la philosophie de l'histoire et l'histoire de la philosophie, et plus généralement entre la philosophie et son histoire. Que cette question reste d'actualité, la traduction française récente de deux essais du grand historien de la pensée médiévale K. Flasch le montre suffisamment³ : le dossier qu'on a lu invite à rouvrir le débat.

¹ R. Rorty, « *The historiography of philosophy : four genres* », in R. Rorty, J.B. Schneewind, Q. Skinner (éds.), *Philosophy in History*, Cambridge, Cambridge University Press, 1984, pp. 49-75.

² Rorty, p. 73, 51 et 68.

³ K. Flasch, *Prendre congé de Dilthey*, Paris, Les Belles-Lettres, 2008.